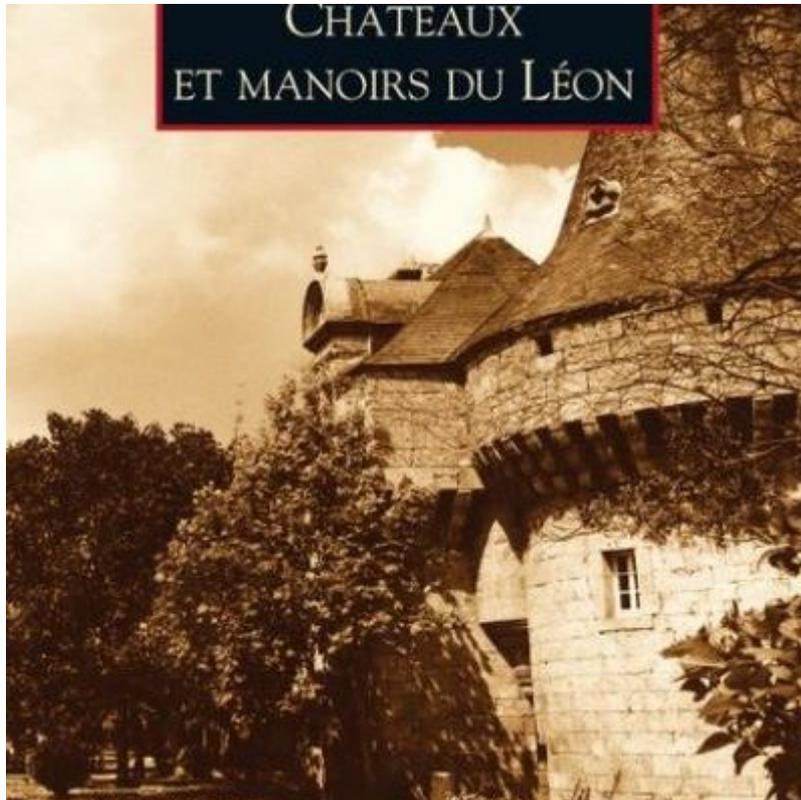


La vie dans les manoirs du Léon

<https://plouguerneau.net/la-vie-dans-les-manoirs-du-leon/>

4 octobre 2010



*Avec l'aimable autorisation de Monsieur **Jean-Yves Le Goff**, auteur du texte qui suit.*

LA VIE dans les MANOIRS du LEON

(XVIème-XVIIème)

par Jean-Yves LE GOFF

Musée du Léon 1988

Ces quelques notions sur la vie dans les manoirs du Léon à l'époque de la construction du château de Kerjean sont tirées en grande partie des renseignements inclus dans deux documents d'époque : l'inventaire du pillage du manoir de Mésarnou en Plounéventer en 1594, et l'inventaire après décès de l'hôtel de Hamon Barbier à Saint-Pol en 1544.

Le mode de vie étant lié aux conditions économiques du moment, nous commencerons par donner un aperçu sur la situation économique de notre région à cette époque. Puis nous verrons successivement :

- Qui étaient les gentilhommes léonards ?
des gentilhommes campagnards
des militaires
des employés de l'administration
- Où vivaient-ils ? Les manoirs.
(architecture, décoration intérieure, mobilier, habillement, vaisselle, jardins)
- Leur alimentation

- Leurs distractions (la chasse, les réceptions, les jeux)
- Leur culture (leurs études, leurs lectures, la musique)

I – L'économie du Léon aux XV^{ème}-XVI^{ème} siècles.

A partir du XV^{ème} siècle, la Bretagne vit une ère de paix, après les troubles des Guerres de Succession de Bretagne. Les traités de Guérande (1365 et 1381) établissent Jean IV sur le trône ducal. La population augmente, bien qu'elle soit déjà assez dense à la fin du XIV^{ème} siècle (1 250 000 habitants, soit 30 à 36 par km²).

Le Léon, zone côtière, est proportionnellement plus riche et plus peuplé que la Bretagne intérieure. On y cultive du blé, de l'orge, des fèves, des pois, dont une partie est exportée. L'élevage de bovins est prospère, mais on élève aussi des moutons, des porcs, des chevaux.

La pêche est importante. La pêche en eau douce sert surtout à la consommation locale, mais une partie est commercialisée (surtout le saumon, très abondant). La pêche côtière commence à se développer, puis la pêche hauturière à partir du XV^{ème} siècle.

L'industrie est faite d'une multitude de petites entreprises: pelletiers, cordonniers, pintiers, exportent vers l'Angleterre et l'Espagne. Les tanneries sont très florissantes et le cuir breton est largement exporté.

La construction navale est florissante au Conquet, à Brest, à Morlaix, et des navires sont vendus en Ecosse, en Angleterre, en Zélande.

L'industrie textile est en pleine expansion, surtout toiles de lin (les créés), mais aussi toiles de chanvre qui servent à emballer le sel, les balles de laine, et à faire des voiles.

Au XVI^{ème} siècle, ces activités. prennent de l'essor. C'est l'âge d'or de la Bretagne.

La production de céréales augmente. L'introduction du sarrazin, ou blé noir, venu d'Asie Mineure au début du XVI^{ème} siècle, permet de garder le blé pour l'exportation. La Bretagne devient un des greniers à blé de l'Europe. C'est l'un des facteurs de l'essor économique de cette période. A côté on trouve toujours divers légumes : fèves, pois, navets, choux, poireaux, artichaux qui apparaissent à Saint-Pol en 1661. Le lin est toujours abondamment cultivé.



L'élevage continue à être florissant, surtout de bovins. Les abeilles sont très répandues, le miel remplaçant le sucre qui ne se diffuse qu'à partir du XVII^{ème} siècle.

Le cidre est introduit en Bretagne au XVI^{ème} siècle, venant de Normandie. Il contribue à l'abandon du vignoble breton.

La production de toiles de lin (les créées) atteint son apogée aux XVI^{ème} -XVII^{ème} siècles. Mais l'essentiel de l'économie bretonne réside dans son rôle commercial. La Bretagne exporte du blé vers l'Espagne et le Portugal ; du cuir, du lard, du beurre salé, du miel, de la cire ; du poisson, exporté vers le sud de la France et l'Espagne ; des toiles (9 à 10 millions de livres de valeur en 1690) vers

la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne ; le papier vers l'Angleterre et la Hollande.

Elle importe des fruits (oranges, citrons, raisins secs, figues, olives) et de l'huile d'olive d'Espagne et du Portugal ; des harengs de la Mer du Nord (Flandre, Hollande, Angleterre) ; du fer d'Espagne ; des draps anglais ; du vin.

La balance commerciale bretonne est excédentaire, et la Bretagne s'enrichit. En 1581-1590, l'Hôtel des Monnaies de Rennes est de loin le premier de France pour la frappe de la monnaie d'argent. De 1551 à 1610, les deux ateliers de Rennes et de Nantes frappent 35 % de l'argent français.

Grace aux exportations vers l'Espagne, l'argent espagnol devient si abondant en Bretagne que le Réal (monnaie espagnole) va désigner la pièce de 5 sous depuis le XVI^{ème} siècle jusqu'à nos jours. En raison de cette prospérité, la monnaie bretonne est très recherchée et résiste mieux aux difficultés monétaires. Les prix bretons sont plus bas qu'à l'étranger, ce qui favorise les exportations. En 1532 le denier tournois français vaut 80 % du denier breton.

Les échanges se font à peu près exclusivement par voie maritime. Du fait de sa situation, à mi-chemin entre les deux grands centres commerciaux de l'époque (la Flandre et la Hollande au Nord, et l'Espagne au Sud), l'armement breton est favorisé. La Bretagne est un passage et une escale obligés entre ces deux régions. Les ports de la Baltique n'étant pas praticables en hiver, les équipages font souvent escale en Bretagne pour ne gagner la Baltique qu'entre mai et juillet.

Le trafic maritime était donc considérable au large de la Bretagne. A la fin du XVI^{ème} siècle, la flotte hanséatique est estimée à un bon millier de navires totalisant 90 000 tonnes. La flotte hollandaise dépasse 2 500 navires, totalisant 240 000 tonnes. Les flottes espagnole et italienne sont au moins égales. Au total donc plus de 7 000 navires passent au large de la Bretagne, sans compter la flotte bretonne.

Ce nombre considérable de navires dans les ports bretons rapportent pour l'année 1500 près de 30 000 livres de droits d'entrée et de sortie.

En 1470 et 1484 les bateaux bretons ont, conjointement avec les Espagnols et les Portugais, prépondérance au poste de Damme (accès de Bruges). En 1450, les registres de Bordeaux signalent dans ce port 19 navires du Nord-Ouest de la Bretagne (Le Conquet, Brest, Saint-Pol et Landerneau). En Hollande, ils fréquentent de nombreux ports, mais surtout Arnemuiden. près d' Anvers, où il est enregistré :

- en 1475-1483, 139 navires bretons par an,
- en 1483, 344 navires bretons dans l'année,
- en 1493-1499, 188 navires bretons par an (soit 80 % des mouvements du port),
- en 1518-1521, 426 navires bretons par an (soit 74 % des mouvements du port),
- en 1533, 957 navires bretons dans l'année.

De 1491 à 1513, on trouve à Anvers 12 bretons qui y représentent leur pays, dont 8 de l'extrême Ouest de la Bretagne, et 4 de Blavet (Lorient).

Encore plus nombreux sont les navires espagnols, flamands ou anglais dont l'équipage est breton, et qui font transiter par la Bretagne des produits du Nord et du Sud (vin, fruits, raisins secs, sucre de canne, huile, épices, soieries, mousseline, tissus de Damas, gazes, laines, cuirs de Cordoue, fer d'Espagne, liège, savon, parfums, teintures, ivoires, venant du Sud 1 toiles et orfèvrerie flamandes, draps des Pays-Bas, tapisseries, peaux et fourrures, étain, morue, harengs, ambre ... , venant du Nord).

Tous ces produits alimentent de nombreuses foires dont celle de La Martyre, l'une des plus importantes d'Europe.

Des échanges culturels se font aussi. A Bruges, on copie, au XVème siècle, et on diffuse des récits de chevalerie dont on est friand. Les marins rapportent des livres, des dessins, des estampes, des gravures, qui vont servir de modèles pour des tableaux ou des rétables des églises bretonnes.

Cette richesse provoque l'apparition de nombreux artistes en Bretagne. C'est l'époque de la construction de l'église du Kreisker en Saint-Pol, de la basilique du Folgoet ... , et aussi des manoirs, très nombreux en Léon (où j'en ai recensé au moins 1500).

Les nouvelles inventions pénètrent très tôt en Bretagne, ainsi que les découvertes, apportées par tous ces marins et marchands. Dès 1484 il y a des imprimeries (à Loudéac en particulier). En 1571 on voit une tulipe à Mésarnou en Plouneventer, fleur introduite en Europe seulement 20 ans plus tôt, et dont l'oignon coûta peut-être autant que le château tant il est encore rare ! Toujours à Mésarnou, il y a en 1570 3 horloges, quand la ville de Strasbourg se contente d'une seule ! ...

II – Les gentilshommes léonards

Au XVIème siècle, ils résident le plus souvent dans leur manoir, qu'ils exploitent en faire valoir direct. Ce n'est pas encore la vogue des résidences urbaines comme au siècle suivant. Ces manoirs sont très nombreux en Léon (environ 1500), et surtout dans la zone littorale. Ils sont beaucoup plus rares dans l'intérieur (ainsi on en trouve 60 en Plounevez-Lochrist, contre seulement 3 en Lampaul-Guimiliau).

La terre constitue l'essentiel de leurs revenus. Plusieurs nobles possèdent plus d'une seigneurie, et donc de nombreuses terres. Il est difficile de chiffrer exactement leur revenu. La moyenne semble osciller entre 5 et 10 000 livres par an au XVIIIème siècle.

Voici quelques chiffres, en 1665, selon le rapport de Charles Colbert de Croissy.

- le marquis de Kerjean : 20 000 livres
- sa mère Françoise de Parcevaux, marquise de Kerjean, héritière de Mésarnou en Plouneventer : 10 ou 12 000 livres
- le marquis de Molac : en tout en Bretagne 40 à 50 000 livres (dont 8 à 9 000 livres pour Kergounadec en Cléder)
- le comte de Boiséon, baron de Kérouzéré (Sibiril) : 12 à 13 000 livres
- le baron de Penmarc'h (Saint-Frégant) : 30 000 livres
- le marquis de Kergroadès (Brélès) : 20 000 livres
- le marquis de Sourdéac (marquis d'Ouessant, seigneur de Landivisiau) : 60 000 livres
- le baron du Rusquec (Plouvorn) : 22 000 livres
- la duchesse de Erissac (dame du Chastel) : 50 000 livres
- le marquis de Carman (Kernilis), seigneur de Maillé (Plounevez), de Coatquénan (Plouguerneau), etc ... : 80000 livres
- le sieur de Kersauzon (Guiclan) : 15 000 livres
- le sieur de Coatjunval (Le Folgoet) : 35 000 livres
- le sieur de Kerouartz (Lannilis) : 25 000 livres

- le sieur de Penfeutenio de Kermorus (Saint-Pol) : 20 000 livres
- Madame de Rohan, princesse de Léon : 21 000 livres
- le sieur de Kernu (Ploudaniel) : 12 000 livres
- le sieur du Poulpry (Ploudaniel) : 30 000 livres
- le sieur du Poulpry de Keranaouet (Ploumoguier), sénéchal de Lesneven : 15 000 livres
- le sieur de Tronjoly (Cléder) : 12 000 livres
- le marquis de Trévigny (Plounéour-Trez) : 60 000 livres.

Bien entendu, ces chiffres concernent l'ensemble des propriétés de ces grands seigneurs et pas seulement la seigneurie principale notée dans la liste.

Au XVI^{ème} siècle, les revenus devaient être moins importants, des regroupements parfois importants s'étant produits au XVII^{ème} siècle. Pour la marquise de Kerjean, Françoise de Parcevaux, les domaines n'ont pas changé et 10 000 livres constituaient probablement le revenu du seigneur de Mésarnou à l'époque de la construction du manoir (1570), et il était très riche...

Mais de nombreux gentilshommes avaient des revenus beaucoup plus faibles et vivaient chichement sur leur domaine en cultivant leur terre, comme leurs voisins, paysans comme eux. C'étaient les plus nombreux.

Beaucoup étaient obligés, pour vivre, de se consacrer à un métier, surtout les cadets. Quatre possibilités s'offraient à eux : l'état ecclésiastique, le métier des armes, l'administration, le grand commerce.

1- Les ecclésiastiques

L'état ecclésiastique était souvent réservé à un cadet, ceci en général afin d'éviter d'avoir à partager les terres. Dans la succession, en effet, les 2/3 du domaine revenait à l'aîné, le reste étant partagé entre les cadets. Il est évident que ces derniers ne pouvaient vivre de cet héritage, que leur aîné leur rachetait bien souvent contre une rente. Certains de ces cadets épousaient une héritière et vivaient sur le bien de leur femme (tel Louis Barbier de Kerjean qui épouse Jeanne de Gouzillon, héritière de Kernu). D'autres entraient dans l'armée ou la marine, mais la plupart des familles avaient un de leur membre en religion.

Ainsi Hamon Barbier, cadet de Yves Barbier, seigneur de Kerjean, entra dans les ordres au XVI^{ème} siècle. Très ambitieux, il amassa une fortune considérable, qui permit à son neveu de bâtir le château actuel. Il est mort en 1544 dans son hôtel de Saint-Pol (connu sous le nom d'hôtel de Kéroulas).

A Kérouzéré (Sibiril), au XV^{ème} siècle, Alain, fils cadet de Eon de Kérouzéré et Jeanne de Rosmadec, devint évêque de Léon. Il est mort en 1445.

A Mésarnou, en Plounéventer, François de Parcevaux, frère cadet de Yves et oncle du constructeur du manoir actuel, est chanoine, official et grand vicaire de Léon vers 1520. De même, de nombreuses filles sont religieuses.

2- L'armée et la marine

Un des devoirs des nobles est le métier des armes. Ils font partie de l'armée du duc de Bretagne, puis du roi, et sont dans l'obligation de répondre aux convocations soit en cas de conflit, soit pour des revues. Chacun doit entretenir un équipement militaire en rapport avec sa fortune.

Cependant, à cette époque (fin XVI^{ème} siècle), peu nombreux étaient les militaires de métier, qui apparaîtront surtout sous Louis XIV.

Citons quand même Sébastien de Rosmadec, colonel-général d'infanterie à la fin du XVI^{ème} siècle, dont le fils épouse en 1616 l'héritière de Kergounadech en Cléder. De même Guillaume de Brézal, de Plounéventer, était capitaine des francs-archers et homme d'armes de

la garde d'Anne de Bretagne en 1503.

D'autres servaient dans la marine; ainsi Bizien Méryan, seigneur de Kerambar, de Morlaix, était en 1481 capitaine du navire de guerre « La Française ».

Jehan de Pontplancoet, de Plougoum, était en 1486 maître et capitaine du navire de guerre « Le Boeuf ».

3- Bien plus nombreux étaient les gentilshommes employés dans l'administration. Ainsi, Alain de Parcevaux est capitaine de Lesneven en 1430, puis secrétaire du duc Jean V ; son petit-fils Yves de Parcevaux est sénéchal de Lesneven en 1515 son frère Prigent est lieutenant de justice au siège de Lesneven ; leur neveu Yves de Parcevaux est conseiller au Parlement de Bretagne en 1557 ; Bernard Le Bihan de Kerouslac est sénéchal de Morlaix de 1571 à 1594

...

4- Moins connu est le rôle de nombreux gentilshommes comme marchands. Il leur était en effet permis de pratiquer le grand négoce sans perdre leur qualité. Il leur était seulement interdit de faire le commerce de détail.

Ainsi, quatre nobles sont marchands à Saint-Pol en 1448. Jean Forget, riche armateur de Morlaix, est anobli en 1429 ; Richard Quintin, de Morlaix, fait du négoce sur mer, et en 1487 il envoie 3 ou 4 de ses bateaux participer à la défense de Nantes assiégée par les français ; Nicolas Coatanlem, opulent armateur morlaisien, fait construire la « Cordelière », nef amirale de la duchesse Anne ; Bernard Le Bihan, marchand de Morlaix, achète le manoir de Pennelé vers 1520 ; Pierre Guingamp, marchand de Morlaix, achète le manoir de Pénerven en 1520 ...

III – Les Manoirs

A la fin de la guerre de Succession de Bretagne (1365-1381), la prospérité commence. Les gentilshommes ont de l'argent. Ils se sentent à l'étroit dans leurs austères châteaux-forts (La Roche-Maurice, Lesquelen en Plabennec, Trémazan en Landunvez ...), au confort très relatif. Ils rebâtissent alors leur demeure et abandonnent leur ancien logis. Ainsi Jean de Kérouzéré abandonne-t-il sa tour de Coat-an-Tour pour bâtir vers 1425 le château actuel de Kerouzéré en Sibiril. A La Roche-Maurice un autre logis est élevé en bas du donjon. Lesquelen est abandonné pour le manoir de La Salle ...

Ces châteaux, dont seul subsiste celui de Kerouzéré, sont encore des châteaux forts avec des tours, des courtines, des douves, etc ...

En outre, pour récompenser d'anciens soldats ayant contribué à sa victoire sur Charles de Blois, le duc de Bretagne Jean IV puis son fils Jean V les anoblissent, et leur donnent des terres. Eux aussi vont construire des manoirs, plus modestes.

Il apparaît donc, à la fin du XV^{ème} et au XVI^{ème} siècle, une multitude de manoirs, sur un plan type : une cour fermée par 3 corps de bâtiments et, à l'entrée, un portail fortifié percé de 2 portes, piétonne et charretière. En face de l'entrée, le corps de logis principal, flanqué d'une tourelle d'escalier. A côté, si le domaine dépasse 300 journaux, on trouve souvent un pigeonnier, sinon des boullins dans la façade. Parfois une chapelle et un moulin complètent le domaine.

Le décor en est tout gothique : portes ogivales au XV^{ème} siècle puis à arc surbaissé, surmontées d'une arcade parfois ornée de 3 écussons où étaient sculptées ou peintes les armoiries de la famille ; fenêtres à meneaux de pierre et au linteau mouluré en double accolade ; lucarnes à frontons de pierre ouvragés. Ce modèle de manoir se rencontre encore très souvent dans notre campagne du Léon, plus ou moins mutilé.

Dans le courant du XVI^{ème} siècle, l'influence de la Renaissance s'introduit en Léon et se

manifeste d'abord dans le décor, et surtout le décor intérieur.

Par quelles voies arrive cette influence ?

D'abord et surtout par les marins et les marchands, très nombreux, on l'a vu. Ils ont voyagé en Espagne, en Italie, en Flandre, et ils apportent des gravures, des livres, des tableaux, des éléments sculptés. Les artistes bretons s'en inspirent, sans toutefois les copier. Les églises (surtout les porches et les rétables) fourmillent ainsi de ces oeuvres italiennes ou flamandes, incorporées dans un cadre original, et juxtaposées les unes aux autres.

Cette même influence a certainement marqué les manoirs.

En 1580, Louis Barbier, seigneur de Kerjean, ayant hérité de l'immense fortune de son oncle Hamon Barbier, fait reconstruire son manoir. L'architecte qu'il a engagé va innover, et, pour la première fois en Bretagne, il construit un manoir au décor Renaissance. Cependant, le plan reste celui du manoir léonard (même si le portail est plus décoratif que défensif), et le gothique subsiste dans certains éléments (en particulier les meneaux des fenêtres).

Mais c'en est fini du manoir gothique. A partir du début du XVII^{ème} siècle tous les manoirs seront du style Renaissance (Kergroadez en Brélès, Kerbabu en Lannilis, Keroual en Guilers ...). Les meneaux de pierre disparaissent des fenêtres, qui s'agrandissent : les lucarnes s'ornent de frontons triangulaires ou en demi-cercle ; les portes s'ornent de frontons triangulaires, parfois très ouvragés.

La décoration intérieure.

Il est plus difficile de la connaître, cette décoration ayant le plus souvent disparu. On peut encore voir les cheminées, ornées de sculptures ou d'armoiries sculptées et peintes. Il y avait peut-être déjà des portraits d'ancêtres illustres ...

Les lambris des chambres et les plafonds étaient peints, comme une chambre d'un pavillon du manoir de Kérestat (Roscoff), aux lambris peints dans le style Renaissance par un élève du Primaticci, qui avait une importante école de peinture à Florence (fin du XVI^{ème} siècle).

A Mésarnou, on devine encore sur un mur des fresques peintes, avec en particulier un cheval ailé, peut-être illustration de l'une des fables d'Esopé alors très en vogue, et publiées en 1512 par Jean Macé, éditeur à Rennes.

Le château de Kérouzéré en Sibiril et les manoirs de Maillé (Plounevez), de Tronjclé (Cléder) et de Penmarch (Saint-Frégant) conservent encore de somptueux décors peints du XVII^{ème} siècle.

Les murs étaient tendus de tapisseries, qui, les décoraient et servaient aussi d'isolation thermique : L'inventaire de Mésarnou signale ainsi, lors du pillage de 1594, « de la tapisserie pour garnir et tapisser les salles que chambres... tirez à personnages représentant diverses histoires avec plusieurs vers et dictons ».

L'inventaire après décès de Hamon Barbier, dans son hôtel de Saint-Pol, en 1545, signale aussi qu'une salle était tendue de six tapisseries armoriées, d'ailleurs « fort usées et gastées par la vermine ».

Encore à Mésarnou, le sol des chambres était recouvert de tapis brodés de soie, d'or et d'argent.

Le mobilier.

Je me contenterai ici de citer l'inventaire de Mésarnou en 1594 (ce manoir est alors dit « l'un des mieux meublés de Bretagne »), et l'inventaire de l'héritage de Hamon Barbier en 1545.

A Mésarnou on peut voir :

- trois grands bahuts, façon de Flandre, et 18 coffres, grands et petits, façon de Flandre et de Rouen. Pas d'armoires encore, qui n'apparaîtront qu'au XVII^{ème} siècle.

- 3 douzaines de chaises garnies de cuir (soit 36 chaises), et 24 petits tabourets garnis de laine.
- 3 horloges sonnantes (une au manoir, une à la chapelle, une sur le portail).
De telles horloges n'ont été inventées que vers 1550 ! Le château royal d'Anet n'en avait qu'une !

Les 10 chambres du manoir renfermaient chacune 2 lits avec « tours de ciel » (baldaquin), couvertures et courtines en velours et en soie avec des franges en fils d'or et d'argent, de plusieurs couleurs, brodés de vers et dictons avec les écussons et armoiries brodés en fils d'or et d'argent et en fils de soie de diverses couleurs. Des tapis couvraient le sol. Chaque lit possédait les « garnitures pour tours de lit » (tentures tombant du baldaquin), certaines brodées en fils de soie de diverses couleurs, les autres en fil de laine et de serge de Caen avec franges crêpées.

La literie comprend :

- 120 couettes de duvet avec un traversin et 2 oreillers par couette ;
- 240 couvertures en fine cathelonne et drap de Londres ;
- 30 douzaines (soit 360) draps de fine toile ;
- 10 douzaines (soit 120) draps de « fil de réparation » ;
- 12 draps de « raiseul » ;
- 18 taies d'oreiller ouvragés ;
- 72 taies d'oreiller en fine toile non ouvragés.

36 grands chandeliers de cuivre assuraient l'éclairage des chambres. Pour les autres pièces on disposait de 12 chandeliers d'étain et 18 chandeliers moyens en cuivre. Pour la salle à manger, par contre, on utilisait 12 grands chandeliers d'argent.

Le chauffage est assuré par les cheminées, bien sûr, mais aussi par 24 chaudières et poêles en bronze, 6 brasières en fer et 18 brasières en laiton et en fer. Dans la salle à manger on trouve 6 brasières en argent. Une brasière est un bassin couvert dans lequel on met des braises. Mise sous la table, par exemple, elle permet de garger les pieds au chaud.

12 vases (dits saunières) en cuivre, en forme de grands personnages, et en faïence, ornaient les cheminées des chambres. De même 6 vases en argent doré et 6 en argent non doré ornaient 1ss tables de la grande salle. A propos de la faïence, Bernard Palissy venait, vers 1570, d'en redécouvrir le secret.

Pour la toilette, 4 grands bassins et 6 plus petits, tous en argent (soit un par chambre). En outre, 20 pots de chambre en étain (soit un par lit).

Dans la cuisine, sont cités les trépieds, broches, landiers, pasles (pour entretenir le feu), fourchettes, crémaillères, 12 poêles à queue, 18 marmites et pots en fer, 6 marmittes en bronze, 24 chaudrons et grands bassins en bronze.

Après cet ameublement somptueux de l'un des plus riches manoirs du Léon, voyons l'inventaire de la maison de Hamon Barbier à Saint-Pol (en 1544).

Dans son cabinet de travail on trouve une bibliothèque et un banc-armoire fermant à clé. Dans une seconde salle, un beau coffre en cyprès avec les vêtements, et une table couverte d'un tapis tissé « semé de bestes ». Les autres meubles sont en bois de frêne ou de chêne : coffres, chaises, bancs, escabeaux, lits, tables, dressoirs et bahuts, dont plusieurs sont ciselés. Citons aussi une « table de Flandre » pliante et une chaise garnie de cuir rouge. La maison comptait 6 lits avec leurs couettes, oreillers, couvertures et ciels de lit. Dans la cuisine, les habituels ustensiles en bronze, poêles, broches, pots et crémaillères ...

L'habillement du seigneur est moins connu. A Mésarnou, l'inventaire cite seulement les

habits, « valant 18 livres et plus ». Les dames de Mésarnou possédaient de nombreux bijoux « liz de tête » en or et argent (diadèmes), pierres précieuses, bagues et bijoux ... , et 2 chaînes en or valant au moins 800 livres chacune.

L'inventaire de Hamon Barbier précise 1 « une robe d'escalatte fourré de visons », des robes de « mygrene », de « pavenance », de serge d'Arras, de frise d'Espagne, des pourpoints de satin, de velours et de drap noir, des chaperons de drap et de camelot, des coiffes de satin noir, des casaques, des « surcots », des « salons », 24 chemises, 29 bonnets de nuit ...

La vaisselle, dans les maisons les plus humbles, est en bois ou en terre cuite. Pas encore de faïence. Les plus riches avaient une vaisselle en étain ou en argent.

Voyons la vaisselle de Mésarnou.

Le linge de table, d'abord, comprend 30 douzaines (360) de nappes de fine ; toile de lin et 60 douzaines (720) de serviettes, pour la salle à manger ; en outre 4 douzaines (48) nappes de « fil de réparation » et 4 douzaines de serviettes plus grossières servent à la cuisine.

Dans les bahuts de la salle à manger sont rangés 80 coupes et 40 tasses en argent doré, couvertes et non couvertes : 2 coupes en or massif ; une aiguière en or massif, haute de une coudée ; une aiguière couverte, à écailles en or massif, haute de 1/2 coudée ; 14 aiguières en argent doré ; 4 douzaines (48) d'assiettes en argent ; une douzaine d'écuelles en argent ; une douzaine de cuillères en argent ; 6 vinaigriers d'argent « pour servir le vinaigre à table » 2 flacons d'argent « avec leurs chaînes ». Pour le service : 6 douzaines de Vaisselle d'argent (72) et 6 autres douzaines de vaisselle d'argent « pour servir le dessert ».

Après cette vaisselle précieuse, utilisée sans doute dans les grandes occasions, la vaisselle en étain : 4 douzaines (48) de plats de service : 20 douzaines (240) d'assiettes ; 6 douzaines (72) d'écuelles ; 4 douzaines (48) de saucières (24 grandes et 24 plus petites) ; 12 pots à anses appelés coquemarts ; 4 douzaines de pots ; 2 douzaines de pintes ; 18 « flacons ».

Chez Hamon Barbier, à Saint-Pol, on trouve aussi une somptueuse vaisselle en argent et en vermeil ; 20 cuillères en argent, 6 tasses en argent, en partie dorées et armoriées du blason des Barbier, vases, aiguières, coupes, tasses, gobelets, bassins, ainsi que un calice et 2 burettes en argent doré ; n'oublions pas que nous sommes chez un ecclésiastique.

La vaisselle d'étain fut estimée 87 livres 10 sols et comprenait plats, écuelles, saucières, bassins, flacons, ainsi qu'une cuve en laiton pour mettre le vin à rafraîchir l'été.

Les jardins jouent un rôle important dans le vie d'un manoir. L'inventaire de Mésarnou cité « étendue de jardins, vergiers, étangs et remparts d'étendue de logix, jeux de pailmail, paulme, carrières et autres exercices et décorations de maison. »

Un jardin d'agrément s'étendait devant le portail du manoir, planté de fleurs. Il y avait certainement, au centre, une tulipe, luxe inouï pour l'époque. En effet, la culture de la tulipe ne fut introduite en Occident que vers 1570 par le docteur Delécluze, né à Arras en 1526, botaniste de l'Université de

Leyde aux Pays-Bas. Il était auparavant directeur des jardins impériaux à Vienne où il reçut de Busbecq, ambassadeur de Charles Quint auprès de Soliman le Magnifique, des bulbes de tulipe venant de Turquie. Quelques années seulement après leur arrivée en Europe, on voit donc des tulipes arriver au fin fond de la Bretagne. On peut estimer que ce seul bulbe a coûté le même prix que le château. Comme preuve de la présence de cette fleur, preuve en tout cas qu'on connaissait la tulipe à Mésarnou en 1570, on peut signaler la tulipe sculptée au sommet de la lucarne. Ne faisant jamais rien à moitié, Hervé de Parcevaux, ne pouvant quand même pas se payer deux tulipes, met la seconde dans la pierre.

A l'arrière du manoir on trouvait le verger, le jardin potager et le jardin de plantes médicinales.

Il est cependant difficile d'avoir beaucoup de détails sur les jardins à cette époque.



IV – Leur alimentation.

En Bretagne, pays de polyculture, la nourriture était beaucoup plus équilibrée que dans certaines autres régions.

A côté du pain et des légumes, on trouve en effet du lait, de la viande, du lard ; du beurre, grâce à l'abondance de l'élevage.

Pour les céréales, citons dans le cellier de Mésarnou en 1594 6 ou 7 tonneaux de froment, 10 ou 12 tonneaux de seigle, 15 tonneaux d'avoine, 4 tonneaux d'orge et de blé.

Parmi les légumes, on trouve des navets, des choux, des poireaux. Les artichaux apparaîtront en 1661, et les pommes de terre seulement à la fin du XVIIIème siècle. Les vergers fournissent pommes et poires ...

L'essor commercial fait apparaître des produits « exotiques » (oranges, citrons, raisins secs, figues, olives, huile d'olive, un peu de sucre de canne), ainsi que des harengs de la mer du Nord.

La pêche fournit beaucoup de saumon, des congres, des raies, des seiches, des juliennes, des merlus, beaucoup de sardines. La morue de Terre Neuve commence à affluer. Certains manoirs, tels Mésarnou, ont leur vivier à poisson.

L'élevage est abondant. Toujours en 1594, les charniers de Mésarnou renferment 8 boeufs et 7 pourceaux gras. La basse-cour abrite 300 chapons (poulets) et 75 coqs et poules d'Inde, sans compter les pigeons du colombier. Dans les étables on compte 6 grands boeufs à engraisser, 16 vaches à lait, 15 ou 16 taureaux et génisses.

Comme boisson, beaucoup de vin. Toujours à Mésarnou, les caves abritent en 1594 5 tonneaux de vin de Gascogne et 2 tonneaux de vin d'Anjou. Cependant le cidre commence à s'étendre depuis la Normandie.

Le miel remplaçant le sucre, on trouve de nombreuses ruches.

V – Les distractions

Avant d'entrer dans les détails, citons cette lettre de Madame de Sévigné à sa fille, datée du manoir des Rochers près de Vitré le 18 septembre 1689. Elle donne une idée du déroulement d'une journée.

« Vous voulez savoir notre vie, ma chère enfant? La voici : nous nous levons à huit heures, la messe à neuf ; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté ; on dîne fort bien, il vient un voisin, on parle de nouvelles ; l'après-dinée nous travaillons, ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que Mme de Kerman me donna à Chaulnes ; à cinq heures on se sépare, on se promène, ou seule, ou en compagnie, on se rencontre à une place fort belle, on a un livre. on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très agréables ; nous en avons de dévotion, les autres d'histoire ; cela amuse et nous occupe ; nous raisonnons sur ceux que nous avons lus ; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point ; quand il y en a, on en est bien aise. Mon fils a des ouvriers, il a fait parer, comme on dit ici, ses grandes allées ; vraiment elles sont belles ; il fait sabler son parterre. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange comme avec cette vie toute insipide et quasi triste, les jours courent et nous échappent en même temps : ah ! ne parlons point de cela ; j'y pense pourtant et il le faut. Nous soupions à huit heures ; Sévigné lit après souper, mais des livres gais de peur de dormir ; ils s'en vont à dix heures, je ne me couche guère que vers minuit ; voilà à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : Sainte Liberté ou Fais ce que tu voudras ».

Ce texte donne le déroulement d'une journée à la fin du XVIIème siècle. Ce ne devait pas être très différent 100 ans auparavant ! repas, promenade, tapisserie, lecture, réceptions, conversation ...

La chasse occupe une grande place chez les hommes. Les écuries de Mésarnou renferment en 1594 46 chevaux, dont 28 grands chevaux de selle et 4 poulains de 2 à 3 ans, avec leurs harnais et équipement. Dans la salle d'armes, on trouve 6 filets pour la chasse au loup et au sanglier, 40 arquebuses de Milan à mèche et 20 autres arquebuses de chasse à rouet, à côté d'armes de guerre : 15 paires d'armes complètes, 20 mousquets gravés et dorés, 15 pistolets 24 épées et coutelas, ainsi que 2 pièces de fonte montées (canons sur essieu) et 18 fauconneaux en fonte (petits canons). Les munitions pour toutes ces armes consistent en 200 balles en fer, 85 livres de poudre à canon de Rennes et 200 livres de poudre de Flandre ...

La chasse jouait encore un grand rôle dans la vie des Châtelains de la fin du XVIIIème siècle. On se rassemblait entre amis et voisins pour de grandes chasses au chevreuil ou au sanglier.

Les réceptions.

On recevait beaucoup dans les manoirs, des parents, des voisins, des amis, mais certainement aussi des marchands en escale en Bretagne, qui apportaient des nouvelles de tous ces nouveaux pays découverts au XVIème siècle, qui faisaient connaître des objets nouveaux (dessins, tableaux, sculptures, fruits exotiques, ... mais aussi tulipes et autres fleurs et plantes ...)

La richesse de la vaisselle, le nombre de chambres toutes équipées, tout laisse penser que les réceptions étaient somptueuses à Mésarnou, et que l'on pouvait y héberger les visiteurs. On dînait, puis on chassait, pendant que les dames se promenaient dans les jardins ou brodaient ;

puis on soupait jusque tard le soir. Probablement écoutait-on de la musique, des chanteurs. On dansait, peut-être ...

Ainsi, le 4 août 1594, Hervé de Parcevaux reçut-il à sa table le sieur du Liscoet et lui offrit un joyeux festin jusque tard dans l'après-midi, avant que ce dernier ne l'arrête et ne pille son manoir.

Le jeu, aussi, était répandu. A Mésarnou on trouvait ainsi des jeux de Pail-mail et de paume. Il existait aussi certainement des jeux de tric-trac, ancêtre du jacquet. Des pions de tric-trac ont déjà été découverts dans les fouilles du donjon de la motte féodale de Lamber em Ploumoguier, datant du XIII^{ème} siècle. Etaient encore connus les dés, les cartes ...

La culture.

Les grands seigneurs étaient très cultivés, souvent. C'était indispensable pour tous ceux qui occupaient des postes administratifs importants. Leur niveau de culture se voit dans leurs manoirs où toutes les nouveautés peuvent se retrouver.

Après des études primaires, souvent sous la direction d'un ecclésiastique résidant au manoir où il s'occupait de la chapelle, parfois un membre de la famille, les jeunes nobles allaient au collège (Saint-Pol-de-léon, Quimper, Nantes ...). Puis la plupart d'entre eux allaient à l'Université, surtout à Paris et Angers, mais aussi, souvent, à l'étranger. Ainsi, Yves de Parcevaux, de Mésarnou, reçoit, en 1551, le bonnet de docteur de l'Université de Boulogne (où il rencontre la Renaissance Italienne). C'est son neveu Hervé qui a construit le manoir actuel.

Les manoirs possédaient une bibliothèque souvent importante. L'inventaire de Mésarnou cite « les livres et études ». sans les détailler malheureusement.

La bibliothèque de Hamon Barbier renfermait en 1544 une soixantaine d'ouvrages manuscrits ou imprimés. Comme il était homme d'église et magistrat, la majorité était composée d'ouvrages de théologie et de jurisprudence. Aucun ouvrage en grec : il ne devait pas connaître cette langue, pourtant répandue alors dans les milieux cultivés. La littérature latine était représentée par Cicéron, Aulu-Gelle, Quinte-Curce, Perse et Valerius Maximus. Un ouvrage sur l'histoire de Bretagne, la « Gesta Britonum ». Un autre sur l'histoire naturelle : « le Grand Herbarium en François ».

Plusieurs nobles jouaient d'un instrument de musique. On sait que Guy Eder de La Fontenelle, capitaine d'une troupe de Ligueurs pendant les guerres de la Ligue (autour de 1590), qui épousa Marie Le Chevoir, fille d'un premier mariage de la dame de Mésarnou, jouait de la viole. Sur la cheminée de Mésarnou est sculpté un joueur de bombarde. Sur la porte de Trébodennic en Ploudaniel, datée de 1584, sont représentés un joueur de flûte et un joueur de tambour.

Voilà quelques idées sur la vie dans les manoirs du Léon à l'époque de la construction du château de Kerjean, surtout dans les manoirs les plus riches. Le mobilier de Mésarnou est à peine imaginable et a pu être estimé à plus de 7 millions de francs ... Mais il faut bien dire que la grande majorité des nobles de la région vivaient comme leurs paysans, en exploitant leur terre. Seules différences : leur maison plus spacieuse, et quelques vieilles armes dans un coin pour pouvoir se présenter dans les « montres » ...